

Eros est rouge et noir.

Surtout pas de rose, s'il vous plaît !

G. Pommier

L'érotisme humain ne ressemble en rien à celui des animaux : le nôtre est bestial. Jamais il n'obéit aux lois de la biologie. Il ignore tout des gènes, des hormones, du cycle menstruel, il se rit de la fécondité etc. Il n'obéit qu'à une loi et une seule, celle du noir désir, qui veut du sang bien rouge sans se contenter du sang menstruel. Mais qu'est-ce que le désir ? Le désir n'a pas d'objet : la vision d'un pied, de beaux cheveux, de seins bien arrondis (sans oublier les fesses) ne suffit pas pour l'exciter : les formes attrayantes déclenchent les pulsions, et les voir de loin pourrait suffire, comme quand on visite un musée. C'est beau, mais ça ne va pas plus loin. Le désir ? C'est bien autre chose ! Il répète un traumatisme passé, mais à l'envers. Il rejoue un passé traumatique, mais en retournant le scénario pour se donner le beau rôle. Par exemple, un petit garçon qui aimait jouer avec des allumettes deviendra plus tard pompier ; ou encore une petite fille séduite deviendra plus tard séductrice ; un enfant gémissant veut devenir père plus tard ; dernier exemple, un enfant élevé sous sa mère deviendra quand il sera grand psychanalyste, pour la soigner, s'il en est encore temps. Le désir va donc de répétition en répétition tout du long de la vie. Il change de scénario au fur et à mesure qu'il entre dans un nouvel âge. Il ne joue pas la même comédie lorsqu'il était enfant et quand il devient père de famille etc. En somme, le désir cherche à se séparer d'un passé qui n'est pas passé : il retourne en arrière pour ouvrir la porte du futur. Et lorsque le futur devient présent, sa mise en scène est nouvelle. La régression va donc commander la progression. Il faudrait presque retomber en enfance pour aller le plus loin possible dans la réalisation de son désir.

Et si la régression recule jusqu'à la toute petite enfance, le premier désir sort comme un diable de sa boîte : c'est lui le maître du jeu la vie durant. Horreur ! ce premier désir est incestueux ! Freud l'a dit avec beaucoup de force, mais peu de psychanalystes l'ont compris, semble-t-il. Ils préfèrent penser qu'au début, il y a la mère et le père, mais sans préciser la nature et leurs désirs. Beaucoup de psychanalystes préfèrent penser que la cause du désir, c'est l'objet « petit a » - par exemple. Ils auront raison puisque l'objet « petit a » possède autant de casquettes que l'on veut (c'est pratique). Il faut le dire clairement, le premier désir est incestueux, et sa conséquence est le vœu parricide : pour fuir l'angoisse d'un inceste avec le père, il faut le parricider. L'axe central de la métapsychologie freudienne est donc l'inceste et le parricide. Voilà des invariants universels.

L'angoisse de l'inceste escalade trois paliers successifs. L'inceste avec la mère se profile au premier jour de la vie. C'est la peur d'être avalé par l'amour maternel, trop puissant et trop grand : ce n'est pas un inceste au sens d'un rapport sexuel entre la mère et l'enfant. C'est la peur d'être avalé par cet amour trop grand. La bouche est le premier abîme de l'inceste. Quand un enfant s'angoisse et se met à crier, sa mère l'appelle par son nom, et ce don du nom le calme, car cet appel est un nom -du -père, celui d'un ancêtre mort. Quant au prénom, il est encore plus significatif, car c'est celui d'un Saint martyrisé. C'est déjà un

père parricide. Si bien que l'interdit de l'inceste avec la mère est déjà interdit dans la parole échangée avec elle. Le papa du complexe d'Œdipe arrive beaucoup plus tard : le pauvre n'interdit rien du tout. L'inceste est déjà « inter-dit », mais il est contredit par le désir d'inceste, toujours présent. Mange-moi, maman ! De sorte que la parole se déroule à l'infini pour fuir un inceste qu'elle emporte avec elle. Le père du premier jour sauve de l'inceste maternel, mais il fait craindre aussitôt une seconde sorte d'inceste dont il serait l'acteur. Le nom propre et le prénom invoquent à eux tout seuls un fantôme paternel qui veut se venger d'avoir été parricide : c'est le loup, l'ogre, Chronos, qui menacent de manger leurs enfants. Encore une fois par la bouche : la dévoration est une métaphore enfantine d'un viol. L'enfant grandissant retourne ce viol en festin totémique. Chronos fut dévoré par ses enfants. L'angoisse d'un inceste avec le père est le traumatisme sexuel principal : il centre toutes les structures. C'est le « désir « du » père » : on ignore qui désire qui. En tout cas l'enfant désire sûrement, et le père occasionnellement s'il est pédophile. S'il ne l'est pas, il craindra de toucher son enfant et son angoisse se traduira souvent par le silence et la violence.

Comment s'échapper de ce danger – intérieur et parfois extérieur ? Les enfants le savent, eux qui pratiquent une troisième sorte d'inceste : c'est l'issue de secours de l'inceste maternel, puis de celui avec le père. Cette troisième sorte d'inceste universel se joue entre frères et sœurs et il ouvre l'espoir d'un salut. Tous les garçons ont des jeux sexuels avec leurs sœurs, avec une cousine, avec une voisine, etc. Voilà le nid d'origine d'Eros, qui s'écrit en noir et rouge. Car à l'heure de l'exogamie adulte, le rapport d'enfance frère/ sœur va se décalquer sur le rapport homme/femme. Un jour il sera rouge, le lendemain il sera noir. C'est en quelque sorte le mouvement alternatif des amours humaines, marquées par un interdit qu'il faut transgresser : c'est soit une source d'inhibition, soit une passion brusque. Et si elle n'est pas satisfaite parce que la femme aimée se trouve alors dans un moment où l'interdit prévaut, cet obstacle peut pousser l'amant jusqu'au meurtre : voilà le rouge. Il répond au noir de l'interdit de l'inceste, ce sort qui fut jeté dans le passé sur la sœur.

« Il n'y a pas de rapport sexuel » dans l'enfance, et cette dénégarion se répète sporadiquement à l'âge adulte. Selon de nombreux témoignages, les grandes personnes font l'amour, dans le noir (encore lui) ou en pleine lumière. Faire l'amour est l'issue de secours chaotique au jour le jour de la sexualité de la première enfance. Lacan a pu dire qu'il n'y avait de rapports sexuels « qu'entre les générations ». C'est exactement ça ! En même temps il faut comprendre que ces générations se surimposent dans la vie actuelle (pour le salut de l'espèce).

L'excitation érotique du « parlêtre » explose, transgresse : elle occupe l'esprit le jour et la nuit parce qu'elle cherche à fuir l'inceste : l'exogamie est son turbo réacteur.

- La femme dédoublée en sœur dit « non, non et non ! »
- La sœur déguisée en femme dit « oui ». Ou plutôt elle dit : « oui, mais non »... « Enfin, peut-être... »
- La femme devenue mère est la seule occurrence où « la femme n'existe pas »
- L'homme dédoublé en père a un certain penchant pour le viol.
- Le père dédoublé en homme souffre d'éjaculation précoce.

Remarquons que Freud - sans doute sous la pression du patriarcat de son époque - a confondu la femme et la mère : il a écrit que dans un couple réussi la femme devait se comporter comme une maman. Cela arrive, mais ce n'est pas vraiment très érotique.

Il est bien possible que Lacan, tout aussi impressionné par son catholicisme impénitent, ait pensé que la femme était une extraterrestre, sur le modèle des mystiques.